

MYLÈNE GILBERT-DUMAS  
YUKONNAISE



vlb éditeur

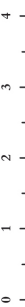
Mylène Gilbert-Dumas

# YUKONNAISE

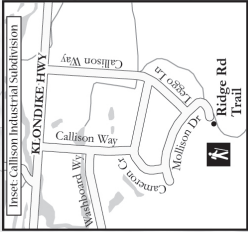
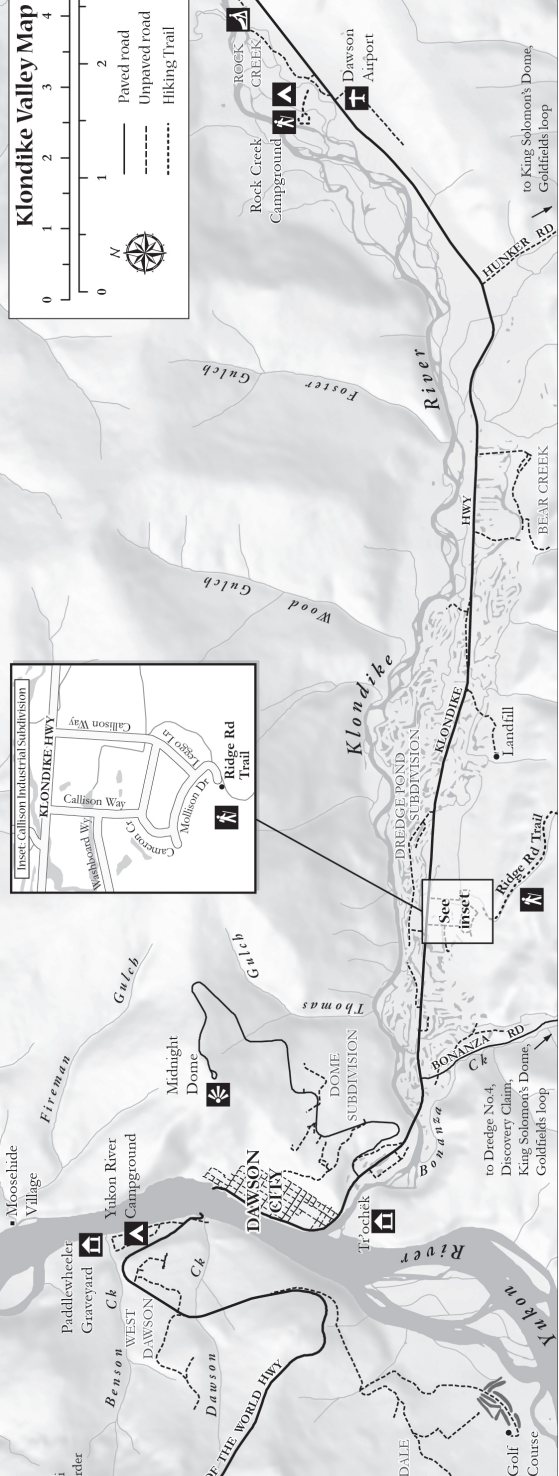
*roman*

*Pour mes amis yukonnais*

# Klondike Valley Map



- Paved road
- Unpaved road
- Hiking Trail



See inset

to Dredge No. 4, Discovery Claim, King Solomon's Dome, Goldfields loop

to King Solomon's Dome, Goldfields loop

Il faut toujours un coup de folie  
pour bâtir un destin.

MARGUERITE YOURCENAR

There is a crack in everything  
That's how the light gets in

LEONARD COHEN

# 1.

2009

J'avais loué une maison à Dawson, au pied du Midnight Dome. Par la fenêtre de la cuisine, on voyait le fleuve Yukon et la falaise, de l'autre côté. Le village se déployait au premier plan, avec ses édifices colorés et bordés d'arbres minces, givrés en hiver. C'était une grande maison, selon les critères de Dawson. Au Québec, on aurait dit un chalet. Maureen, la propriétaire, l'avait construite de ses mains et répétait à qui voulait l'entendre qu'elle avait pelé elle-même chacun des troncs avant de les assembler pièce sur pièce. À la fin janvier, quand le soleil recommençait sa tournée, il se couchait de biais, presque au sud. Ses rayons s'engouffraient alors par les fenêtres, inondant le salon de rose, de mauve et d'orangé. C'était du moins ce que prétendait l'annonce que j'avais trouvée sur internet.

À ceux qui me posaient la question, je répondais que je louais la maison. En vérité, on me la prêtait en échange de menus services. Maureen possédait un appartement au Mexique. Depuis sa retraite de l'enseignement, elle y passait un mois par année. L'hiver, de préférence. Pendant ce qu'elle appelait ses «vacances», elle offrait sa maison de Dawson à quiconque s'engageait à nourrir le poêle à bois, histoire de préserver les tuyaux du gel. L'occupant devait également prendre soin d'un chien et d'un chat. Rien de bien compliqué, m'étais-je dit en sautant sur l'occasion.

Je suis écrivain. Écrivaine, plutôt. En 2009, après six mois de congé sabbatique à réfléchir devant un écran blanc, j'étais une écrivaine qui ne savait toujours pas sur quoi allait porter son prochain roman.



Je me trouvais en transit à Whitehorse ce jour-là. Mon avion avait atterri la veille au soir, et j'attendais de prendre un vol vers Dawson City le lendemain.

Nous étions en janvier. Les touristes qui envahissaient le Yukon de la fin mai à la fin août avaient depuis longtemps abandonné le territoire aux Yukonnais. Pour passer le temps, j'avais trouvé refuge au Baked Café, à l'intersection de la Main et de la 1<sup>re</sup> Avenue, c'est-à-dire à une dizaine de mètres seulement du fleuve, donc exposé aux intempéries. M'y rendre avait été périlleux à cause de l'obscurité qui s'éternisait, mais aussi parce que la neige tombait en abondance et que le vent du nord se montrait harassant. À l'intérieur cependant, l'air surchauffé avait un parfum de cannelle que j'ai trouvé revigorant.

Dès mon arrivée, l'aspect familier des lieux avait fait naître un sourire sur mes lèvres. Un éclairage cru, des murs peints orange brûlé, une déco éclectique, mélange de boiserie traditionnelles et d'œuvres d'art contemporain. Avec la musique d'Amy Winehouse qui planait en sourdine, on oubliait qu'on se trouvait au Yukon pour s'imaginer quelque part sur le Plateau Mont-Royal ou dans le chic quartier Montcalm à Québec. Il s'agissait de toute évidence d'un lieu branché, mais, si tôt le matin un jour de tempête, l'endroit était désert, mis à part un jeune homme penché sur son ordinateur.

J'ai boudé les fauteuils pour m'asseoir sur une chaise droite et poser mon propre ordinateur sur la table adjacente.

De là, mon bol de café dans les mains, je n'avais qu'à lever les yeux pour admirer, à travers l'immense mur vitré, le jour qui gagnait enfin sur la nuit. Il était passé 10 heures.

C'est en reportant mon attention sur l'intérieur du café que j'ai aperçu l'affiche fixée au-dessus de la porte. Il s'agissait d'une photographie laminée d'un vieil édifice de trois étages recouvert de déclin rose. Les mots « Westminster Hotel, est. 1898 » peints sur la façade contribuaient à lui donner un petit air western qui rappelait l'époque des chercheurs d'or. Voilà qui me ramenait malgré moi à mon travail. J'ai effleuré le clavier de mon ordinateur pour le sortir de son état de veille et j'ai ouvert le dossier ROMAN auquel je n'avais pas touché depuis quelques jours. Puisque j'étais au Yukon pour écrire, aussi bien m'y mettre !

Ce n'était pas par hasard si j'avais proposé mes services pour garder la maison de Maureen. Après tout, il y a plus exotique pour une Québécoise qu'un hiver dans le Grand Nord. La vérité, c'est que j'espérais trouver l'inspiration à Dawson City. Une partie du village avait été restaurée, et j'étais persuadée qu'on y sentait encore l'esprit de la ruée vers l'or. Si c'était le cas, je me disais que j'arriverais peut-être à raconter dans un roman les difficultés qui avaient jonché la route des prospecteurs cent ans plus tôt.

J'étais sur le point de relire mes notes lorsqu'une femme a franchi la porte du café. Je dis une femme, mais, sur le coup, la chose ne m'a pas semblé évidente. Des traits neutres et droits donnaient à son visage un air androgyne. Sans l'assurance qu'on sentait dans chacun de ses gestes, on aurait même pu croire, de dos, qu'il s'agissait d'un adolescent. Après s'être immobilisée sur le seuil, elle a secoué son parka et ses bottes pour faire tomber la neige qui lui collait au corps. Elle a ensuite retiré son bonnet péruvien, dévoilant une chevelure épaisse et sombre, coupée très court. C'était bel et bien une femme, malgré sa nuque solide et sa poitrine invisible. Elle mesurait à



peine cinq pieds et, à première vue, on lui aurait donné une quarantaine d'années avec sa peau mate, son nez droit, ses yeux noirs et profonds bordés de pattes d'oie discrètes.

Je continuais de la détailler quand j'ai réalisé que je la connaissais. Je ne me rappelais pas où, mais j'étais certaine de l'avoir déjà rencontrée. Était-ce cette sensation de déjà-vu qui piquait ma curiosité? À moins que ce fût son attitude posée, car il se dégageait d'elle une sérénité qu'on ne manquait pas de remarquer. Elle se déplaçait avec calme et assurance, comme si elle était chez elle, dans sa maison, indifférente à la tempête qui sévissait toujours.

Chose certaine, sa confiance en elle ne venait pas du chic de ses vêtements. Au contraire! Je me suis même dit sur le coup qu'elle était «habillée comme la chienne à Jacques». Les carreaux du pantalon ne s'agençaient aucunement avec les motifs de la chemise, ni avec ses couleurs. Même le col roulé qu'elle portait en dessous jurait. Cette apparence, qu'on aurait pu qualifier de négligée, ne traduisait pourtant chez elle aucune négligence. Dans le genre, je lui trouvais même une certaine élégance. Ses priorités se trouvaient manifestement ailleurs.

Elle s'est commandé un café, s'est installée dans un des fauteuils et a sorti de son sac à dos un livre qu'elle a abandonné sur une table le temps de boire quelques gorgées.

J'ai toujours aimé les livres. Bien avant d'être écrivaine, je sondais la personnalité des gens en parcourant leur bibliothèque. J'étais convaincue – et je le suis toujours – que des affinités de lecture se traduisent par des affinités personnelles. J'en ai conclu ce jour-là que l'inconnue et moi avions des goûts communs. Ce livre posé devant elle avait une place de choix dans ma bibliothèque. *Le festin de Babette* possédait peut-être une couverture différente en version anglaise, mais ce prénom, Babette, était trop peu commun pour passer incognito.

Je me suis replongée dans mon ordinateur et, en quelques clics, j'ai retrouvé les premières lignes du conte de Karen Blixen. *Il y a en Norvège un long fjord étroit, enserré par de hautes montagnes, le Fjord de Berlevaag. Au pied des montagnes s'étend la ville de Berlevaag, qui a des airs de jouet, de miniature faite de petits cubes de bois peints en gris, en jaune, en blanc, en rose et en d'autres couleurs.*

L'image m'a frappée, et je me suis rappelé la description que Maureen avait faite de son village. En fouillant dans mes courriels, j'ai retrouvé le sien et comparé les deux textes. Bien que celui de Maureen ait été écrit en anglais, le contenu correspondait presque mot pour mot.

« Il y a au Canada un long fleuve étroit, enserré par de hautes montagnes, le fleuve Yukon. Au pied des montagnes s'étend la ville de Dawson, qui a des airs de jouet, de miniature faite de petits cubes de bois peints en gris, en jaune, en blanc, en rose et en d'autres couleurs. »

Ça ne pouvait être une coïncidence.

Dans son fauteuil, Babette – c'est ainsi que je venais de la baptiser – lisait en sirotant son café. Quel lien pouvait-il y avoir entre cette inconnue qui ne l'était pas tout à fait, le livre de Karen Blixen et cette maison dans laquelle j'allais emménager, si tout allait bien, le lendemain ?

En même temps, d'autres questions se bousculaient dans mon esprit. Où avais-je déjà croisé Babette ? Ma mémoire me faisait défaut. Je n'arrivais pas à mettre un nom sur son visage, à le coller à un événement ou à un lieu. À moins que j'aie eu affaire à une journaliste que j'aurais vue un jour à la télé... Je m'interrogeais encore quand elle s'est levée pour se diriger vers moi. Aussi gênée que si on m'avait surprise en train de voler, j'ai senti le rouge me monter aux joues. Babette s'est arrêtée à deux pas et m'a demandé du feu en agitant entre ses doigts une cigarette roulée à la main. Sa voix était chaude, presque masculine. J'ai regretté mon obsession pour la santé.

— *Sorry, I don't smoke.*

Elle a accepté mes excuses avant d'aller poser la même question au jeune homme, toujours le seul client à part nous deux. Ce dernier lui a tendu un briquet avec lequel elle est sortie sur le trottoir. Je continuais de l'étudier à travers la vitrine tandis qu'elle allumait sa cigarette. Il y avait une certaine raideur dans son geste quand elle a penché la tête vers la flamme. On aurait dit que son bras ne pliait pas jusqu'au bout. Ce détail s'ajoutait à tous les autres et avivait ma curiosité.

Pendant cette pause cigarette, nos regards se sont croisés à quelques reprises, mais elle n'a pas manifesté le moindre intérêt pour moi. Ou bien elle ne me reconnaissait pas, ou bien elle ne me connaissait pas. Au bout d'une dizaine de minutes, elle est revenue de son pas tranquille, a rendu son briquet au jeune homme et a repris sa lecture comme si de rien n'était.

À l'heure du dîner, les clients sont entrés par dizaines, vêtus de tenues de sport chics, le genre vêtements de ski ou de raquette, mais adaptés pour le bureau. Ils ont mangé et sont repartis en moins d'une heure.

La lumière du jour avait commencé à s'estomper quand, vers 15 heures, Babette s'est approchée du comptoir où elle a demandé à téléphoner. Je l'ai entendue échanger quelques mots en anglais avec son interlocuteur, puis elle a raccroché, l'air satisfait. Avec une précipitation soudaine, elle a ramassé ses affaires, les a rangées dans son sac et a enfilé son manteau. Juste avant de sortir, elle s'est tournée vers moi une fraction de seconde, et j'aurais juré qu'elle me gratifiait d'un sourire. Quelques minutes plus tard, une voiture s'arrêtait devant le restaurant. Babette s'y est engouffrée, et je l'ai perdue de vue au coin de la rue.



Le lendemain matin, j'ai trouvé l'aéroport agité. Et pour cause, trois avions devaient décoller dans l'avant-midi. Les voyageurs attendaient en file, poussant ou tirant sur leurs valises à mesure qu'ils progressaient vers le kiosque d'enregistrement. J'ai pris ma place dans le rang sans me poser de questions. Au bout d'une dizaine de minutes, un homme en uniforme s'est approché.

— Pour Dawson, c'est par là, Madame.

Pour Dawson... Comment savait-il que je m'en allais à Dawson? Je n'avais encore montré mon billet à personne. J'ai jeté un œil dans la file, et il m'a fallu un moment pour comprendre ce qui clochait. Les autres voyageurs portaient des manteaux légers et des chaussures, rien de bien chaud, alors que moi... Avec mon parka, mes grosses bottes, mon foulard, mes mitaines et la tuque qui dépassaient de mes poches, j'étais fin prête pour une expédition en Antarctique avec Jean Lemire.

Comme je ne réagissais pas, l'homme m'a indiqué un guichet où un agent me faisait de grands signes.

— Pour Dawson, c'est par là.

J'ai ramassé ma valise au moment où d'autres voyageurs franchissaient la porte coulissante, aussi chaudement vêtus que je l'étais. J'ai trouvé rassurant par la suite de les voir aller et venir dans l'aéroport. Tant qu'ils parlaient entre eux, déjeunaient dans l'unique restaurant de la place ou lisaient assis sur un banc, ils étaient la preuve que je n'avais pas manqué mon vol.

Il s'écoula un peu plus d'une heure. Le temps pour un avion d'atterrir et pour deux autres de décoller. Autour de moi, ceux que j'avais identifiés comme mes compagnons de voyage continuaient de jaser. Ils se connaissaient presque tous. Un mélange d'Amérindiens et de Blancs qui discutaient comme s'ils se fréquentaient au quotidien depuis longtemps. L'agent nous avait dit d'attendre à l'autre extrémité du terminal.

On viendrait nous chercher. Personne n'était encore venu. L'heure du décollage était passée depuis trente minutes au moins quand le même agent s'est approché pour nous annoncer que le départ était annulé. Il y avait du brouillard sur Dawson. Impossible d'y atterrir. On nous offrait un vol de remplacement le lundi.

— Comment ça, lundi ? On doit bien pouvoir partir demain ?

Je l'avais apostrophé au moment où il s'avavançait avec sa liste de passagers.

— Il n'y a pas de vol vers Dawson la fin de semaine.

Pas de vol vers Dawson... Si j'étais consternée, les autres, eux, avaient déjà récupéré leurs bagages et s'en retournaient en ville. Un voyage repoussé faisait partie de la *game* quand on vivait dans le Grand Nord. Ils en avaient l'habitude. Ce n'était pas mon cas, et je sentais l'inquiétude me gagner. Maureen comptait sur moi pour s'occuper de sa maison et de ses animaux dès ce soir. N'y avait-il pas un bus ? un train ?

L'agent m'a souri avec indulgence.

— Allez au comptoir. On va vous rembourser votre billet. Vous pourrez ensuite louer une voiture. Mais soyez prudente. La route peut se montrer traîtresse dans le Nord.

Il avait dit « dans le Nord » comme si on n'y était pas déjà, comme si, plus haut, les choses se devaient d'être pires.



La journée s'annonçait longue, alors c'est à peine si j'ai pris le temps d'étudier la carte. Je l'ai plutôt laissée dépliée sur le siège du passager pour y jeter un coup d'œil de temps en temps. Je savais l'essentiel : d'abord la route de l'Alaska, puis la route du Klondike, vers le nord, à la sortie de Whitehorse.

Je roulais depuis une dizaine de minutes environ quand j'ai aperçu une silhouette qui tendait le pouce sur le bord de

la route. Au Québec, je ne me serais jamais arrêtée, mais il y a des risques qu'on ne prend qu'en voyage. Et puis quelque chose dans le maintien de cette personne avait attiré mon attention. Courte, trapue avec son sac à dos et son parka, ça ne pouvait être que la Babette de la veille. J'ai enfoncé la pédale de frein, immobilisant la voiture une centaine de mètres plus loin. Par le rétroviseur, je l'ai vue accourir.

— *Where are you going?* lui ai-je lancé, la voix étouffée par le grincement de la vitre que j'abaissais, côté passager.

Elle a souri.

— *Dawson City. And you?*

— *The same. Get in!*

La portière s'est ouverte à l'arrière, et le sac à dos a atterri sur la banquette. Puis Babette a soulevé ma carte routière pour s'installer en avant.

— *Where are you from?*

— Québec.

— Tu parles français?

À cause de la surprise, et du comique de la situation, nous avons éclaté de rire en même temps. Je dois dire que le fait que nous étions deux Québécoises au Yukon a ravivé mes interrogations de la veille. Plus loin, sur la route du Klondike, la voiture a pris sa vitesse de croisière, et j'ai profité d'un segment bien droit pour dévisager ma passagère. En plein jour, sous une lumière naturelle, ses traits paraissaient accentués, mieux découpés, plus frappants. Son visage m'a semblé plus que jamais familier.

— Quand je t'ai vue hier, au café, je me suis dit que je te connaissais.

— C'est possible.

Babette a tourné les yeux vers un lac qu'on devinait sur la droite. Son enthousiasme du début venait de faire place à une réserve surprenante. Je m'agitais sur mon siège. Non seulement je voulais éclaircir la situation, mais je savais que le

trajet allait nous peser s'il fallait rouler en silence. J'ai continué de fouiller dans ma mémoire à la recherche d'un visage, d'un nom, d'une voix. Je n'avais encore rien trouvé quand Babette m'a lancé :

— Je m'appelle Isabelle.

Aussitôt, ce prénom s'est superposé à celui d'une autre Isabelle, à son visage et à sa voix. Une femme rencontrée il y avait si longtemps que mes souvenirs en étaient un peu flous. Cette Isabelle-là était menue et avait une chevelure brune qui lui tombait jusqu'aux reins. Je l'avais toujours vue maquillée avec ces couleurs et ces excès qu'on ne trouve que chez les esthéticiennes. Or, ma passagère ne portait même pas de mascara ! Ses yeux semblaient plus petits, son visage, plus rond. Et, avec ses cheveux courts en bataille et ses vêtements usés et mal agencés, elle avait tout d'une fille des bois, à des lieues de la jeune femme soignée de l'époque.

Je doutais. Était-ce possible que ces deux Isabelle ne fassent qu'une ?

— As-tu déjà été esthéticienne à Québec ?

J'avais posé ma question pour en avoir le cœur net, mais je n'ai pas eu besoin de réponse. L'ombre qui venait de passer dans les yeux de ma passagère confirmait ce que j'avais deviné. Je savais maintenant où je l'avais rencontrée. Ou plutôt quand. Il y avait environ vingt ans, aussi bien dire dans une autre vie, j'avais fréquenté un salon d'esthétique avec l'espoir d'enrayer l'acné qui ravageait mon visage d'adolescente. Isabelle St-Martin s'était acquittée de cette tâche pendant trois ans, jusqu'à ce que ma famille déménage en banlieue.

— Je m'appelle Béatrice Gagnon. Je pense que j'ai déjà été ta cliente.

Isabelle s'est tournée vers moi pour m'étudier à son tour, et son regard s'est éclairci. Elle venait de me reconnaître.

— Wow ! Ça fait longtemps !

Ça faisait longtemps, en effet. Une vingtaine d'années et autant de kilos supplémentaires avaient fait de moi une femme bien différente de la jeune fille que j'avais été. Isabelle m'a demandé ce que je faisais dans la vie et ce qui m'amenait au Yukon. Je lui ai parlé de mon année sabbatique et de cette maison que je venais garder à Dawson.

— Tu vas rester chez Maureen ?

J'avais vu juste; les deux femmes se connaissaient. Maintenant, non seulement je voulais savoir dans quelles circonstances elles s'étaient rencontrées, mais je voulais aussi connaître les raisons qui avaient conduit une esthéticienne bourgeoise aussi loin de chez elle. Je lui ai posé cette dernière question, mine de rien. Elle m'a répondu de la même manière.

— Je suis venue pour travailler dans le tourisme un été. Je ne suis jamais repartie. Ça fait neuf ans.

Que ça fasse neuf ans, je voulais bien le croire, mais qu'Isabelle soit partie de Québec uniquement pour travailler dans le tourisme relevait du pur mensonge. Des touristes, à Québec, on n'en manquait pas. Et puis le climat y était bien plus clément.

Parce que je la connaissais trop peu pour la confronter, j'ai préféré me taire et me concentrer sur le paysage qui, lui aussi, avait de quoi m'intriguer. Le ciel était bleu, il était passé midi, mais on ne voyait pas le moindre rayon de soleil. On le devinait cependant, ce soleil, sous les collines, hésitant ou résigné, mais obstinément invisible. Autour de nous, dans un horizon désert, les troncs nus des peupliers faux-trembles se découpaient sur le blanc de la neige. Des épinettes trapues se concentraient en bandes tandis qu'au loin se dessinaient les vallons qui précèdent les Rocheuses.

Après m'avoir dressé un compte rendu des prévisions de la météo pour les sept prochains jours, Isabelle s'est tue. Le silence a été toutefois de courte durée parce que je me suis



remise à parler. C'était plus fort que moi. La curiosité me consumait.

— Quand je t'ai vue au café hier, tu lisais *Le festin de Babette* en anglais.

— C'est une amie qui me l'a recommandé. L'as-tu lu ?

— Souvent. Parlais-tu anglais avant de venir ici ?

Encore une fois, ma question l'a dérangée. J'ai compris que, si je lui en donnais l'occasion, Isabelle descendrait de voiture pour tenter sa chance avec quelqu'un qui ne s'intéresserait pas à son passé. Mieux valait me taire.

De chaque côté de la route venaient d'apparaître les berges brûlées du lac Fox. Des troncs ébranchés et calcinés émergeaient du sous-bois et traçaient à l'horizon une dentelle sépulcrale. Un panneau datait l'incendie de 1998. J'aurais dû me désoler d'une telle catastrophe, mais toute mon attention restait concentrée sur Isabelle et rien, pas même un désastre écologique, n'aurait pu l'en détourner. Où était passée l'esthéticienne d'autrefois ? Comment avait-elle atterri au Yukon ? Où avait-elle trouvé cette confiance en elle qui me fascinait ?

Le silence qui régnait dans la voiture semblait s'étendre à la végétation ravagée, mais, dans les deux cas, il y avait de l'espoir. Ici et là, des feuillages flétris brisaient le couvert de neige. Et dans le souffle d'Isabelle, j'ai perçu une hésitation qui m'a réjouie. Comme pour me donner raison, elle a incliné son siège, s'est déchaussée et a posé les pieds sur la boîte à gants.

— On peut vivre en français à Whitehorse, mais pas à Dawson. Et puis, même si je suis venue au Yukon pour un Québécois, les hommes que j'ai fréquentés ensuite parlaient juste anglais.

C'est ainsi qu'Isabelle a commencé à me raconter l'histoire de la petite fille de l'école privée qui avait coupé ses cheveux et s'était affranchie de la mode et de la bonne société de Québec pour refaire sa vie au Yukon.

Pendant qu'elle parlait, une image m'a traversé l'esprit, celle de dizaines de milliers de prospecteurs venus au Yukon pour s'enrichir cent ans plus tôt. D'une certaine manière, je leur ressemblais. À ceci près que ma mine d'or à moi ne se trouvait pas sous la terre, mais dans ma voiture, sur le siège du passager.



Béatrice, écrivaine en mal d'inspiration, arrive au Yukon avec l'espoir d'y trouver le sujet de son prochain roman. Sur la route qui relie Whitehorse à Dawson City, elle prend une femme en auto-stop et réalise très vite qu'il s'agit d'Isabelle St-Martin, une esthéticienne dont elle a déjà été la cliente. Mais la Yukonnaise qui occupe le siège du passager n'a plus rien de la Québécoise superficielle qu'elle a connue autrefois. Au fil des conversations, Béatrice découvre l'histoire d'une jeune femme que tout le monde croyait fragile et qui pourtant a réussi à s'émanciper des cadres préétablis pour refaire sa vie au Yukon.



Après le succès retentissant de *L'escapade sans retour* de Sophie Parent, Mylène Gilbert-Dumas (prix Robert-Cliche 2002) nous revient avec *Yukonnaise*, l'histoire touchante et inspirante d'une femme qui a dû s'exiler au bout du continent pour redonner un sens à sa vie. Pour la rédaction de ce douzième roman, l'auteure sherbrookoise a elle-même séjourné à Dawson City.



ISBN 978-2-89649-369-2



9 782896 493692